

AZAÏS.

DE LA PHRÉNOLOGIE

DU

MAGNÉTISME ET DE LA FOLIE.

OUVRAGE DEDIE A LA MÉMOIRE

DE

BROUSSAIS.

*Rien n'est bon que le vrai,
Le vrai seul est durable.*

H

PARIS

DESESSART, ÉDITEUR,

RUE DES BEAUX-ARTS, 45.

1839

L'un et l'autre, c'est mon espérance, continueront les travaux de ma vie, en affermiront les résultats.

QUATRIÈME SECTION.

AMOUR DE LA VIE; FUITE DU DANGER; IDÉE DE LA MORT.

La constitution de tout être organisé, fondée en lui par le développement progressif de son organisation native, ne peut que le tenir habituellement satisfait de vivre, c'est-à-dire goûtant, lorsqu'il est en santé, le sentiment doux, continu, de son expansion harmonique.

Il est évident qu'à la première atteinte de tout ce qui doit refouler ou désordonner cette expansion vitale, l'être organisé doit se replier sur lui-même, ce qui l'entraîne à fuir s'il a la jouissance de la locomotion; ou seulement à se contracter, si, comme les plantes, il est fixé à la place qu'il occupe.

Ainsi, toute menace, tout danger, qui sont toujours des actes offensifs, doivent, dès leur début, avoir, pour effet immédiat, le repliement, la fuite, ou au moins la contraction, de l'être qui y est exposé. L'instinct de conservation n'est donc

qu'une dépendance essentielle de la vitalité organique; s'il est des animaux, tels que le lièvre, tous les quadrupèdes nommés sauvages, presque tous les oiseaux, qui fuient avec une grande promptitude, tout ce qui les étonne ou les menace, c'est que leur organisation les rend plus contractiles que les autres animaux. La sensitive tient le même rang parmi les végétaux.

Il est naturel que cette même organisation native qui a rendu certains animaux si contractiles, ait imprimé à leur cerveau une modification particulière. « M. Vimont, dit Broussais, étudia les mœurs de plusieurs lapins vivant en communauté; il s'en trouva un qui fuyait au moindre bruit; il le sacrifia, et il examina son cerveau; la partie inférieure et interne du lobe moyen fut trouvée double de ce qu'elle était chez les autres lapins auxquels celui-là fut comparé. »

M. Vimont, guidé par cette observation, la trouva répétée sur le crâne des singes, des renards, du chat, de la martre, du putois; de la marmotte, du lièvre, du blaireau, du cerf, du chevreuil, des oiseaux, surtout des oiseaux de proie, qui se laissent si difficilement approcher.

Parmi ces animaux, il en est quelques-uns, tels que le singe, le chat, plusieurs oiseaux que

l'homme peut rassurer, familiariser, apprivoiser; d'autres, tels que le lièvre, le renard, qui restent toujours sauvages. Ceux-ci, sans doute, sont beaucoup moins que les premiers, en sympathie magnétique avec l'organisation de l'homme, et cela vraisemblablement parce que leur nourriture habituelle diffère beaucoup plus de celle de l'homme. Ce qui porte à le penser, c'est que le chien est de tous les animaux celui qui se nourrit habituellement des aliments les plus convenables au tempérament humain; presque tous ceux qui sont du goût de l'homme sont aussi de son goût; et nul animal n'est aussi magnétique, aussi caressant pour l'homme que le chien.

Nous avons dit que tout danger qui menace un être organisé sensible refoule sur elle-même son expansion vitale. Il n'est pas d'homme qui n'ait eu occasion de l'éprouver. Si une de ces impressions surprend celui qui, en ce moment, était en progrès de turgescence génératrice, le progrès s'arrête subitement; si la menace produit frayeur, le mouvement est plus qu'amorti, il est glacé. Au contraire ce genre de progrès est animé, accéléré, par tout ce qui tient l'homme

en disposition expansive ; et telles sont les douces et flatteuses espérances.

L'homme étant doué non-seulement de l'instinct conservateur que tout danger présent met en réaction, mais encore de la faculté d'imagination et de celle de prévoyance, refusées aux animaux, c'est à la seule idée d'un danger possible, menaçant, et cependant encore éloigné, que tout l'organisme humain se trouble et se replie. C'est pour cela que l'idée de la mort est si pénible surtout pour les hommes et les femmes dont la vitalité est pleine et harmonique ; car si elle est affaiblie par des privations, des chagrins, des maladies, ou seulement par la vieillesse, l'idée de la mort ne l'affecte plus avec profondeur.

C'est là sans doute un avantage. Mais disons maintenant que la santé, la jeunesse surtout, détournent habituellement l'idée de la mort.

On y pense rarement tant que la vie pleine, féconde, trouve sans cesse à se satisfaire, ou du moins à s'employer. Au contraire, la mort se présente fréquemment à la pensée du vieillard, et encore plus de l'homme gravement malade, et la crainte même qu'elle lui inspire augmente ses dangers. Il n'en est pas moins vrai que, dans

les instants rares et fugitifs où elle vient de frapper l'imagination du jeune homme sain et en situation prospère, elle l'émeut d'un sentiment encore plus vif d'aversion et d'effroi; il se hâte de l'étouffer avec un effort d'irritation que le malade, le vieillard, l'infortuné ne peuvent plus connaître. Ceux-ci sont beaucoup plus occupés de ce terme fatal; le jeune homme en est beaucoup plus affecté. Lorsqu'il semble la braver par ses paroles, c'est qu'alors, en réalité, il la domine de tout le sentiment de sa force, et il croit que toujours il la dominera. Il se trompe.

CINQUIÈME SECTION.

Broussais a encore compris sous le titre d'instincts individuels plusieurs autres dispositions natives indiquées à l'extérieur du crâne par des protubérances plus ou moins prononcées. Telles sont le *courage*, produit d'une vitalité puissante; la *ruse*, la *finesse*, produit d'une vitalité faible, mais délicate; le *désir d'acquiescer*, ou, plus généralement, de saisir tout ce qui se montre aux regards, au toucher, à chacun des sens, comme pouvant être pour lui une